

Debora et Judith : *L'amour entre femmes dans l'église catholique. Et CIEL parlait, ce serait l'ENFER?*

Colette Bazinet

Volume 13, Number 1, 2000

La marche mondiale des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058083ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058083ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bazinet, C. (2000). Review of [Debora et Judith : *L'amour entre femmes dans l'église catholique. Et CIEL parlait, ce serait l'ENFER?*]. *Recherches féministes*, 13(1), 173–176. <https://doi.org/10.7202/058083ar>

Tavernier-Gamelin avait consacré sa vie, l'Asile de la Providence, jusque-là séculier. Après le refus de celles-ci, l'évêque fondera lui-même une communauté religieuse pour prendre en charge l'œuvre, et la fondatrice devra entrer en religion et se soumettre aux volontés de l'évêque pour poursuivre son engagement.

Toutefois, la richesse de cet ouvrage réside essentiellement dans la découverte de femmes inspirées et inspirantes, lignée de la spiritualité féministe à travers les âges et modèles à suivre dans nos vies contemporaines : Félicité et Perpétue, séparées par leurs origines sociales mais unies dans leur martyre, exemples du « courage de s'associer pour des tâches communes [...] par-delà les frontières qui divisent les cultures » (« Méditation », p. 24) ; la béguine (équivalent de nos communautés religieuses séculières) Marguerite Porète, traduite devant l'Inquisition pour son traité mystique ; des femmes engagées, telle Élisabeth Fry qui se battit au XIX^e siècle pour aider les femmes emprisonnées, inspiratrice de celles qui veulent trouver le chemin d'aider leurs consœurs.

Représentant des expressions variées de la chrétienté (catholique, Quakeresse, protestante), réparties à travers l'histoire, du I^{er} au XX^e siècle, de toutes classes sociales et de toutes vocations, ces femmes deviennent la preuve que la spiritualité au féminin est une constante trop souvent ignorée ou bafouée de l'histoire de l'humanité.

On aurait pu souhaiter que les directrices de l'ouvrage complètent la mosaïque des portraits par un texte analytique développant les idées sous-jacentes à la motivation de l'ouvrage, un texte rassembleur étoffant la lecture des portraits à la lumière d'un thème ou d'un fil conducteur autre que la simple chronologie.

Cependant, les biographies, textes cités et méditations constituent en eux-mêmes une inspiration pour de nombreuses femmes, engagées dans une démarche spirituelle ou à l'œuvre dans les nombreuses possibilités actuelles d'engagement social. Une fois la curiosité piquée, il faut toutefois chercher ailleurs l'analyse ou l'approfondissement.

FRANCE GAGNON

Société du patrimoine urbain de Québec

—● Débora et Judith

L'amour entre femmes dans l'Église catholique.

Et CIEL parlait, ce serait l'ENFER ?

Varenes, AdA, 1999, 140 p.

Révolue, dit-on, la période des livres à l'Index dans l'Église catholique ! Peut-être, mais plusieurs doivent toujours s'y exprimer sous le couvert de l'anonymat. C'est le cas des auteures de l'ouvrage étudié ici. Se présenter à titre de lesbiennes et surtout, critiquer et poser des questions, c'est prendre un risque professionnel. Qu'à cela ne tienne. Elles adoptent des pseudonymes de femmes au caractère déterminé, puisées parmi les personnages bibliques. L'ouvrage se divise en deux parties. La première consiste en un survol

historique de la condition des lesbiennes du Moyen Âge à nos jours où est décelée « l'évolution vers l'intolérance » (p. 13). La seconde rend compte d'une dizaine d'entrevues effectuées auprès de lesbiennes, vivant avec une autre femme, âgées de 31 à 52 ans.

Les auteures, dans la première partie de l'ouvrage, utilisent des données provenant de diverses disciplines des sciences humaines : histoire, sociologie, psychologie, etc., ainsi que de la théologie. Il s'agit toutefois d'un aperçu général. Cependant, leur bibliographie de qualité permet, à qui veut en savoir davantage, d'approfondir le sujet. Plusieurs aspects y sont rappelés.

L'amour, la sexualité, l'homosexualité

La sexualité des femmes n'a pas toujours été au centre des préoccupations — dites « morales » — du christianisme. Le parcours du temps permet de le constater. Débora et Judith soulignent comment et combien l'existence des lesbiennes, et même des femmes, a été rendue invisible.

Dans l'Ancien Testament, amour et sexualité ne sont même pas clairement distingués (pensons notamment au cas de David et de Ruth). Cependant, quelques textes au caractère prescriptif, dont le Lévitique, serviront d'argument à la théologie morale pour condamner l'homosexualité, et ce, hors contexte.

Comme les auteures le rappellent, l'Église s'acharnera sur ces passages, alors qu'elle ne retient pas d'autres interdits, tels les interdits alimentaires. Les mots mêmes, « homosexualité » et « hétérosexualité », ne peuvent être bibliques. Ils sont une création récente des psychiatres de la fin du XIX^e siècle. De plus, il ne faut pas perdre de vue que ces textes de référence sont tous des traductions. Les auteures montrent bien que l'Église catholique participe à la société patriarcale, y contribue et s'y développe.

Un autre pilier de cette confession religieuse est la Tradition. Celle-ci s'appuie sur des écrits tels ceux de saint Augustin, Père de l'Église, sur la supériorité de l'homme sur la femme (p. 28), comme nous le précisent les auteures. Par contre, ces dernières nous signalent aussi la présence dans l'histoire de femmes célèbres ayant aimé d'autres femmes. Finalement, elles montrent les effets néfastes du double discours de l'Église sur la supposée acceptation de l'homosexualité, alors qu'elle exige de ces personnes la chasteté. Une acceptation bien conditionnelle... et bien peu chrétienne, semble-t-il.

Cette partie, outre sa brièveté, ne distingue pas suffisamment les éléments relevant de l'histoire québécoise de cette institution de ceux de l'histoire générale du catholicisme. De même, et c'est souvent le cas au Québec, le catholicisme est synonyme de christianisme, alors qu'il n'en est qu'une des confessions. Cependant, les auteures mentionnent d'autres points de vue chrétiens.

De plus, elles soulignent un élément important, propre au Québec, qui montre comment les pouvoirs sont interreliés : l'adoption de la Charte des droits et libertés de la personne.

Le 10 s'applique si le 20 ne le défait pas

La Charte peut en effet inspirer une telle paraphrase de l'adage populaire : « Le 3 fait le mois si le 5 ne le défait pas. » Plus une charte s'allonge, plus elle fait place à des exceptions. L'article 10 reconnaît des droits et leur plein exercice à toute personne. De son côté,

l'article 20 permet des exclusions sur la base, entre autres choses, du caractère religieux d'une institution.

C'est pourquoi les auteures ont dû conserver l'anonymat. De nos jours, plus d'un emploi, au Québec, est encore lié au pouvoir ecclésial. De nombreux organismes à but non lucratif ont été créés et subventionnés par l'Église et ses institutions. Tous ceux et celles qui assurent l'enseignement religieux, dans le réseau *public* de l'éducation, doivent satisfaire aux critères du Comité catholique ou du Comité protestant rattaché au ministère de l'Éducation du Québec. La pratique de l'animation pastorale en milieu scolaire exige l'obtention d'un mandat pastoral de l'évêque. Les postes similaires en milieu hospitalier sont soumis à la même exigence. De plus, de nombreux postes dans les paroisses et les diocèses sont directement sous juridiction cléricale.

Ces critères de discrimination légalisée dépassent la simple affiliation religieuse : le sexe, la langue, l'état matrimonial, l'orientation sexuelle ou tout autre élément que l'organisation décide d'appliquer deviennent ainsi inattaquables. Dans ce contexte, l'anonymat des répondantes prend une importance qui dépasse celle que l'on y accorde dans d'autres recherches.

La parole aux invisibles

Le mérite de l'ouvrage examiné ici est de donner la parole à des femmes qui non seulement vivent leur vie amoureuse dans une grande discrétion, par peur de représailles et d'incompréhension, mais qui sont aussi dans une quête spirituelle.

On reprochera à l'échantillon de ne pas avoir été formé selon les règles de la méthode scientifique. D'abord, les chercheuses voulaient faire un travail d'exploration. Puis, elles se sont heurtées à une difficulté majeure, celle de trouver des répondantes ! Comment en effet sélectionner ce qui n'est ni visible ni nommable sans risque ? Des femmes se sont quand même prêtées à l'exercice, y voyant une occasion de témoignage.

Toutes universitaires, elles ne se désignent pas toutes de la même façon, comme nous l'avons laissé entendre au début de ce compte rendu. Certaines refusent même d'adopter une appellation dénotant une orientation sexuelle. Plusieurs ont vécu des unions hétérosexuelles d'où sont nés, parfois, des enfants. D'autres ont décidé de devenir mère dans le contexte de leur identité acceptée. Le petit nombre de répondantes permet tout de même de rendre compte de la diversité des réalités vécues.

Ces femmes parlent de leur conception de l'amour, tantôt très traditionnelle, du bonheur, de leur *visibilité* professionnelle et de leur relation au religieux. On constate que l'orientation sexuelle est loin de résumer, à elle seule, une personne.

Suivent les réactions des répondantes à la lecture des passages relatifs à l'homosexualité de la version récente (1993) du *Catéchisme de l'Église catholique*. Ces femmes en sont, bien entendu, outrées et blessées. Diverses réactions sont rapportées par les auteures : critiques du discours, stratégies d'adaptation, rupture, distanciation ou volonté de modifier l'institution. Les répondantes expliquent leur cheminement spirituel et elles distinguent foi et religion. Les nombreuses références bibliographiques permettent aussi de constater qu'il y a, d'une part, la structure et le discours officiel et, d'autre part, de nombreuses personnes, croyantes ou non, qui s'interrogent, critiquent et offrent des pistes de réflexion et d'action.

Cet écrit rejoint bien plus que les lesbiennes. Faut-il rappeler que le clivage clercs/personnes laïques occulte bien des cas de discrimination ? Que le discours de l'Église sur la sexualité a laissé de lourdes traces ? Que le Québec, tout en s'éloignant des pratiques religieuses traditionnelles n'a pas, pour autant, abandonné sa quête d'une spiritualité signifiante ? Ce livre est donc d'un intérêt certain pour toute personne que ces questions interpellent.

Il est toutefois dommage que la maison d'édition n'ait pas apporté plus de soin à la facture de l'ouvrage. Un bon travail de révision aurait laissé moins d'erreurs. De plus, comme nous le signalions, il aurait peut-être été avantageux de faire preuve de plus de précision dans le propos, bien des aspects étant traités trop sommairement. Par contre, l'ouvrage permet une première vision globale du sujet. Nous aurions peut-être aimé avoir, par ailleurs, des extraits plus étoffés des entrevues menées. Cependant, cet ouvrage — et c'est le vœu des auteures — offre des pistes de recherche à qui veut s'y engager.

COLETTE BAZINET

Sociologie, concentration en études féministes
Sciences religieuses
Université du Québec à Montréal

—● **Grace M. Jantzen**

Becoming Divine.

Towards a Feminist Philosophy of Religion.

Bloomington, Indiana, Indiana University Press, 1999, 296 p.

Becoming Divine est un ouvrage savant et difficile. Savant, parce que Grace M. Jantzen, une Britannique, y révèle sa connaissance approfondie de l'approche traditionnelle de la philosophie de la religion, tant anglo-américaine qu'europpéenne, et difficile, parce que les auteurs et les auteures qu'elle choisit d'analyser usent d'une langue qui ne frappe pas toujours par sa clarté. Les philosophes et les psychanalystes dont la pensée est étudiée ou « déconstruite » ne semblent pas souvent avoir le souci d'exposer leurs théories avec la limpidité qui éclaire ; ils préfèrent, dirait-on, l'emploi d'un jargon qui méduse. Pensons particulièrement à Foucault et à Lacan, pour ne nommer que ceux-là.

Pour arriver à construire une philosophie de la religion qui soit féministe, l'auteure cherche à déconstruire le discours traditionnel. Elle insiste avec raison sur le fait qu'il ne faut pas confondre déconstruction et démolition. La tâche de déconstruire est beaucoup plus laborieuse, avouons-le, et oblige la personne qui s'y adonne à consacrer beaucoup de temps et d'énergie à s'extirper d'un système de pensée jugé aliénant. Déconstruire implique, selon Grace M. Jantzen, un double mouvement : d'abord démanteler avec soin des structures de pensée pour révéler leurs présupposés sous-jacents, mais non avoués, et peut-être même non conscients, et ensuite mettre à profit la déstabilisation ainsi provoquée pour créer de nouvelles possibilités capables d'ouvrir un passage vers une pensée fondée sur d'autres assises.